

JONAS.

IV.

SES MURMURES.

Mais cela déplut extrêmement à Jonas, et il en fut fort affligé. Et il fit sa requête à l'Éternel, et dit : Éternel ! je te prie, n'est-ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est pourquoi aussi je voulais m'enfuir à Tarsis : car je savais que tu es un Dieu miséricordieux, compatissant, lent à la colère, abondant en grâce, et qui te repens du mal dont tu as menacé. Maintenant donc, Éternel ! retire, je te prie, mon âme : car la mort m'est meilleure que la vie.

Et l'Éternel lui dit : fais-tu bien de t'affliger ainsi ?

Et Jonas sortit de la ville, et s'assit du côté de l'orient de la ville, et il se fit là une cabane sous laquelle il se tint à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriverait à la ville. Et l'Éternel Dieu prépara un kikajon, et il le fit monter au-dessus de Jonas, afin qu'il lui fît ombre sur sa tête et qu'il le délivrât de son mal ; et Jonas se réjouit extrêmement à cause de ce kikajon.

Mais Dieu prépara pour le lendemain, quand l'aube du jour

monterait, un ver qui frappa le kikajon, et il sécha. Et quand le soleil fut levé, Dieu prépara un vent oriental et brûlant, et le soleil donna sur la tête de Jonas, de sorte qu'il tomba en défaillance, et qu'il pria pour son âme, demandant qu'il pût mourir, et qu'il dit : la mort m'est meilleure que la vie !

Et Dieu dit à Jonas : fais-tu bien de t'affliger ainsi pour ce kikajon ? Et il répondit : j'ai raison de m'affliger ainsi, même jusqu'à la mort. Et l'Eternel dit : tu voudrais qu'on eût épargné le kikajon, pour lequel tu n'as point travaillé et que tu n'as point fait croître : car il est venu en une nuit, et en une nuit il a péri ; — et moi n'épargnerais-je pas Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche, et outre cela une grande quantité de bêtes !

(JONAS, IV.)

Un dernier trait manquait encore à l'histoire de Jonas pour que cette histoire fût l'image fidèle de la vie chrétienne. Il fallait qu'après l'avoir vu se dévouer fidèlement et courageusement au service du Dieu qui l'a sauvé, nous vissions reparaître chez lui les traces du vieil homme ; que nous le vissions payer son tribut à la nature humaine par une de ces chutes qui ne sont que trop fréquentes chez les enfants de Dieu, mais que ce Dieu d'amour, qui tire le bien du mal, sait faire tourner à notre instruction et même à notre avancement spirituel, en nous faisant croître dans l'humilité. C'est là ce que nous voyons dans le chapitre que nous venons de lire. Le prophète s'y montre à nous sous un aspect triste et humiliant

sans doute , mais pourtant instructif et salutaire.

« Mais cela déplut extrêmement à Jonas, et il en fut fort affligé. Et il fit sa requête à l'Eternel et dit : Eternel ! n'est-ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? c'est pourquoi aussi je voulais m'enfuir à Tarsis : car je savais que tu es un Dieu miséricordieux, compatissant, lent à la colère, abondant en grâce, et qui te repens du mal dont tu as menacé. Maintenant donc, Eternel, retire, je te prie, mon âme : car la mort m'est meilleure que la vie. » Chose étrange, et qui n'a d'explication que dans cette déclaration d'un prophète : « le cœur est rusé, et désespérément malin par-dessus toutes choses : qui le connaîtra ! » Voici un homme animé d'une piété sincère, qui vient de donner des preuves incontestables de son zèle et de sa foi ; un homme qui s'entretient familièrement avec Dieu comme un enfant avec son père, en un mot un prophète et un prophète fidèle, qui s'afflige du succès de sa prédication, qui s'égare jusqu'à reprocher au Seigneur sa miséricorde, et qui va jusqu'à souhaiter la mort dans l'excès de son irritation ! Il y a là quelque chose d'inouï, j'ai presque dit de monstrueux, et qu'on a peine à concevoir au premier abord. Toutefois, on peut présenter quelques observations qui tendent, non pas à excuser la faute de Jonas, mais du moins à la faire comprendre, et dans une certaine mesure à l'atténuer.

Et d'abord, ce déplaisir de Jonas, qui éclate avec tant de vivacité, s'explique jusqu'à un certain point par le caractère du prophète, tel qu'il nous apparaît dans tout le cours de son histoire. Il y a dans ce caractère une parfaite vérité, et il est impossible de méconnaître qu'il est pris dans la nature humaine. Jonas est un de ces caractères entiers, roides, vifs, emportés, mais droits et sincères, qui mettent tout au dehors, qui ne savent éprouver aucun sentiment, bon ou mauvais, qu'ils ne l'expriment aussitôt avec énergie, et qui valent mieux au fond qu'ils ne paraissent à l'extérieur. Il s'enfuit à Tarsis loin de Dieu : mais il avoue franchement sa faute aux mariniers. Il s'irrite contre Dieu de ce que Ninive est épargnée : mais c'est à Dieu même qu'il adresse ses plaintes dans une requête. Dieu le reprend de son irritation : et il répond alors comme ferait un enfant qui, dans le fond du cœur, aime son père et irait à la mort pour lui, mais qui, dans un moment de dépit et contre son sentiment intime, lui soutiendrait en face qu'il a raison de désobéir. Bien d'autres, à la place de Jonas, auraient gardé le silence, mais en donnant accès dans leur cœur à des murmures secrets qui n'en auraient été que plus coupables.

En second lieu, il faut remarquer que la principale source du déplaisir de Jonas était dans ses préjugés religieux, préjugés qui lui étaient communs avec tout son peuple. Les Juifs se regardaient à tort, nous

l'avons déjà fait observer, comme étant en possession exclusive des bienfaits et de la faveur de l'Éternel. Que les païens pussent avoir part à cette faveur sans commencer par se convertir au judaïsme, c'était là une vérité tellement opposée aux idées des Juifs, qui renversait tellement tous leurs principes et toutes leurs habitudes religieuses, que même du temps des apôtres il fallut des révélations toutes spéciales pour faire pénétrer cette vérité dans leur esprit; aussi saint Paul appelle-t-il la vocation des païens, et leur participation à l'évangile, « le grand mystère de Christ, caché de tout temps en Dieu ¹. » Ils ne pouvaient supporter cette pensée, que ces païens, qui avaient vécu dans l'éloignement de Dieu et sans se soucier de son service, fussent mis sur une même ligne avec eux, qui avaient été astreints à l'observation d'une loi si minutieuse et si sévère. Un grand nombre des paraboles du sauveur avaient pour but de leur inculquer précisément cette vérité si dure pour eux. Cette disposition judaïque, cette vue étroite et fautive de la miséricorde divine fait le fond du déplaisir de Jonas. Il se fâche comme les ouvriers de la parabole qui, loués à la première heure, ayant supporté le poids et la chaleur du jour, ne pouvaient souffrir qu'on leur égalât ceux qui avaient été pris à la onzième heure; ou encore comme ce frère aîné de l'enfant prodigue,

¹ Ephés., III, 3-9.

qui s'irrite de ce que le père partage également sa tendresse entre lui et ce fils coupable.

Peut-être aussi un faux sentiment de patriotisme entraînait-il pour quelque chose dans les motifs du dépit de Jonas. Les Ninivites étaient pour la nation d'Israël des ennemis puissants et redoutables, dont elle avait eu souvent et cruellement à souffrir. Peut-être le prophète s'était-il secrètement réjoui d'aller dénoncer les châtimens de l'Éternel à cet ennemi justement redouté, et de le voir enfin hors d'état de nuire à son peuple. Il ne dut pas voir sans déplaisir le renversement de ses espérances à cet égard.

Peut-être bien Jonas prévoyait-il que la repentance des Ninivites ne serait pas durable, et que plus tard ils appelleraient de nouveau sur leur tête la colère divine, comme nous le voyons en effet par les prophéties de Nahum. Le répit qui venait de leur être accordé devait donc être en quelque sorte inutile, puisque le jugement de Dieu ne serait que retardé à leur égard ; mais ce ne sera plus à la parole de Jonas que ce jugement fondra sur eux, sa prophétie ne se sera pas accomplie, ses menaces auront été vaines ; cette mission qui lui avait coûté tant de souffrances et fait courir tant de dangers, ne lui rapportera aucun honneur, ni de la part des Ninivites qui seront revenus à leur première sécurité, ni de la part de ses compatriotes qui se riront de cette mission sans résultat. Il est difficile, même à un prophète, de

s'oublier entièrement lui-même, et de ne rien vouloir que ce que veut le Seigneur.

En effet, malgré toutes les circonstances qui expliquent ou qui atténuent le péché de Jonas, on ne saurait méconnaître chez lui le dépit de l'amour-propre froissé. Il aurait voulu que son caractère de prophète fût glorifié aux yeux des hommes, fallût-il pour cela que les hommes souffrissent, fallût-il même, chose affreuse à penser, précipiter la destruction d'une ville entière !

Assurément une pareille disposition ne saurait être trop sévèrement condamnée. Mais, tout en condamnant Jonas, que chacun fasse un retour sur son propre cœur, et qu'il examine si ce cœur ne ressemble pas en quelque chose à celui du prophète. Ne nous serait-il jamais arrivé de subordonner le bien de nos frères aux intérêts de notre fortune, de notre ambition ou de notre vanité ? ne nous serait-il jamais arrivé de désirer notre profit, notre gloire, l'estime et la considération des hommes, avec plus d'ardeur que l'avancement du règne de Dieu ? ne nous serait-il jamais arrivé de nous réjouir secrètement du mal qui arrivait à nos frères quand nous y trouvions notre profit, ou de nous affliger de leur bien si ce bien compromettait nos intérêts ? Quand nous avons donné un conseil, et que ce conseil n'a pas été suivi, n'aurions-nous jamais désiré secrètement qu'on se trouvât mal d'avoir méconnu nos avis ? Quand il nous est

arrivé d'exprimer des prévisions funestes sur le compte de telle ou telle personne qui suivait une mauvaise voie, si ces prévisions ont été heureusement démenties par l'évènement, si, par la bonté du Seigneur, les choses ont mieux tourné que nous n'avions pensé, n'avons-nous pas éprouvé un secret dépit de voir notre jugement en défaut, et n'aurions-nous peut-être pas désiré tout bas qu'un malheur arrivât pour justifier notre sagacité ? O abîme, ô replis mystérieux, ô ruses ténébreuses d'un cœur désespérément malin, qui osera se flatter de vous connaître ! qui osera dire, même à cet égard : « j'ai purifié mon cœur, et je suis net de ce péché ? qui osera lever la première pierre pour la jeter contre le prophète ? Je ne sais pas, mes frères, quel jugement votre conscience porte sur vous-mêmes : mais quant à moi, en présence de la conduite de Jonas, je ne sais que m'humilier devant le Seigneur, et dire à cet égard, comme à tous les autres : « ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! »

Il est encore une leçon importante qui ressort pour nous du dépit de Jonas : c'est que le succès de sa prédication doit être attribué à Dieu seul, et non pas à l'éloquence de l'homme. Nous avons admiré ensemble ce succès si merveilleux, tel que n'en eut jamais la parole d'aucun homme ; et peut-être cette admiration s'est-elle portée sur le prédicateur plus encore que sur le maître qui l'employait. Le dépit de Jonas

nous fait connaître ce qu'il en faut penser : c'est en quelque sorte malgré lui que sa parole a touché et converti les âmes. Apprenons de là, ministres de l'évangile, à ne pas nous élever à nos propres yeux, et à ne jamais nous attribuer à nous-mêmes le succès qui peut couronner nos efforts. Disons-nous bien que si notre parole touche et convertit des âmes, ce n'est pas à cause de nous, c'est bien plutôt, hélas ! malgré nous, malgré nos misères, malgré nos péchés, malgré notre incrédulité, malgré les obstacles que nous élevons ainsi constamment contre l'efficace de la parole de Dieu. Ah ! gardez-vous, bien-aimés frères au milieu desquels nous travaillons à la prédication de l'évangile, gardez-vous de vous arrêter à l'ouvrier, qui n'est qu'un pauvre pécheur, mais regardez plutôt à l'œuvre elle-même, qui est de Dieu ; ne considérez pas le vase, qui est de terre, mais regardez plutôt au trésor céleste qu'il contient ; recevez-nous, ainsi que nous le sommes véritablement, comme des ambassadeurs, pleins d'imperfections et de misères sans doute, mais pourtant des ambassadeurs du Dieu vivant, qui vous apportons le message de la vie éternelle. « Nous portons ce trésor, » dit saint Paul, « dans des vases de terre, afin que l'excellence de la force de notre prédication soit de Dieu, et non pas de nous. »

« Et Dieu dit à Jonas : fais-tu bien de t'affliger ainsi ? » Quelle douceur admirable, quelle tendresse

toute divine ne sent-on pas dans ce reproche ! Dieu aurait pu rappeler à Jonas son péché et l'accabler de sa juste colère : mais au lieu de cela il ne veut que le faire rentrer en lui-même par une question qu'il adresse à son cœur : fais-tu bien de t'affliger ainsi ? On croirait entendre une mère qui reprend doucement son enfant chéri.

Mais le cœur de Jonas reste insensible à ces paroles si douces et si tendres. Il ne répond rien, persiste dans son irritation, et sort de la ville pour voir ce qui lui arriverait. Peut-être Dieu avait-il révélé à Jonas qu'il ferait grâce à Ninive ; peut-être aussi, en voyant la repentance des Ninivites, avait-il compris de lui-même que la ville serait épargnée, d'après la connaissance qu'il avait du caractère de Dieu. Toutefois, comme les quarante jours n'étaient pas écoulés, il conserve encore je ne sais quel secret espoir que la menace de Dieu s'accomplira ; et craignant peut-être d'être enveloppé dans la ruine de Ninive s'il fût resté dans son enceinte, il en sort pour attendre l'évènement. Une cabane légère, qu'il se construisit à la hâte en entrelaçant quelques roseaux, lui offrit un abri imparfait contre les rayons brûlants du soleil de ces contrées. « Et Jonas, » nous est-il dit, « sortit de la ville, et s'assit du côté de l'orient de la ville, et il se fit là une cabane sous laquelle il se tint à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriverait à la ville. »

Quel contraste entre cette douleur de Jonas en

présence de Ninive, et la douleur que Jésus éprouva plus tard en jetant les yeux sur Jérusalem ! Jonas s'afflige de ce que Ninive allait être épargnée : Jésus pleure à la pensée des malheurs qui allaient fondre sur Jérusalem. Jonas avait été écouté et accueilli avec empressement par les habitants de Ninive : Jésus avait été repoussé, insulté, maltraité à Jérusalem, et il y allait être mis à mort. Qu'il y a loin des compassions divines aux compassions humaines ! et que nous sommes heureux de ne pas tomber entre les mains cruelles des hommes, mais entre les mains miséricordieuses du Seigneur !

Dieu alors, pour triompher de l'obstination du prophète, et lui faire comprendre la leçon de charité qu'il n'avait pu lui inculquer d'une autre manière, eut recours au langage d'action, si puissant sur l'esprit des peuples de l'orient. Il fit croître au-dessus de sa tête, avec une rapidité miraculeuse, et dans l'espace d'une seule nuit, un arbuste qui fournissait un épais ombrage, et que les Hébreux nomment kikaïon. D'après les recherches qui ont été faites à ce sujet, il paraîtrait qu'il s'agit ici de la plante du ricin, qui en orient s'élève en peu de jours à la hauteur d'un petit arbre, et dont les larges feuilles fournissent un ombrage agréable. On peut remarquer ici le caractère général que nous avons déjà signalé dans les miracles, qui est de se rapprocher autant que possible des lois de la nature, dont ils ne sont qu'un développement

extraordinaire. Dieu choisit, en effet, pour la faire pousser avec une telle rapidité, une plante dont le développement naturel est très-prompt; il accomplit en une nuit ce qui demandait quelques jours dans les circonstances ordinaires.

« Et l'Éternel Dieu prépara un kikajon, et il le fit monter au-dessus de Jonas, afin qu'il lui fit ombre sur sa tête, et qu'il le délivrât de son mal, » c'est-à-dire du mal que lui causaient les rayons du soleil : tant il est vrai que le Seigneur redouble quelquefois de miséricorde envers nous au moment même où nous l'offensons, comme s'il voulait briser à force de bienfaits la dureté de notre cœur ! « Et Jonas se réjouit extrêmement à cause de ce kikajon. » Quelle profonde vérité dans cette petite circonstance si naïvement exprimée ! Que c'est bien là ce cœur de l'homme qui ne sort d'un excès que pour tomber dans un autre, qui ne sait se modérer ni dans ses tristesses ni dans ses joies ! Jonas passe en un moment d'une tristesse insensée à une joie aussi peu raisonnable ; il oublie son chagrin, et Ninive, et le châtement dont elle est menacée, et la mission qu'il avait reçue du Seigneur, il oublie tout pour une faible plante qu'une nuit a vue croître, qu'une autre nuit verra périr, et il oblige ainsi le Seigneur à lui donner une leçon de modération dans les joies de ce monde, tout en le reprenant pour son défaut de charité et de soumission.

« Mais Dieu prépara pour le lendemain, quand

l'aube du jour monterait, un ver qui frappa le kikajon et le sécha. » Qui n'a reconnu dans cette plante, à la fois si brillante et si éphémère, une image trop fidèle des joies du monde ! Nous avons tous notre kikajon, notre objet de prédilection sur lequel nous concentrons nos affections, et dans lequel nous cherchons, comme Jonas, l'oubli de nos peines, un abri contre la fatigue et la chaleur de notre jour d'épreuve. Pour les uns, cet objet est le plaisir, pour d'autres la fortune, pour ceux-ci l'ambition, pour ceux-là les affections du cœur. Mais Dieu, qui ne veut pas que nous donnions nos cœurs à ces joies de la terre, a pris soin qu'un ver rongeur fût attaché à leur racine. Il a voulu qu'elles n'eussent qu'une existence éphémère, et que même pendant les courts moments où il nous est permis de les goûter, elles ne pussent pas remplir le vide de nos cœurs, ni apaiser notre soif de félicité. Imitiez, si vous le voulez, la conduite de Jonas : « réjouissez-vous outre-mesure de votre kikajon, » mettez toute votre joie dans ces joies du monde, cherchez-y à toute force la félicité, oubliez en les poursuivant les biens du ciel et le salut de votre âme... vous reconnaîtrez bientôt, par une triste expérience, qu'elles portent en elles-mêmes un ver rongeur : au moment où vous penserez toucher à ce bonheur qui est le but de tous vos efforts, ces biens du monde qui faisaient votre espoir vous manqueront tout-à-coup et se flétriront entre vos mains, comme l'arbuste sur la tête de

Jonas. Ces richesses « se feront des ailes et s'envoleront, » selon l'expression d'un prophète. Ces plaisirs s'évanouiront avec la jeunesse et la santé, qui seules en faisaient le charme. Cette gloire, ces honneurs, ces jouissances de votre vanité se trouveront n'être qu'une vaine fumée. Les objets de ces affections qui sont devenues une idolâtrie vous seront arrachés par la mort, ou, ce qui est plus cruel encore, ils tromperont amèrement votre confiance en répondant à votre amour par l'ingratitude. Ah! bien plutôt n'attendez pas pour quitter les joies du monde que ces joies vous quittent elles-mêmes. Détournez-vous dès à présent de ces « citernes crevassées » qui ne peuvent pas contenir l'eau vive dont vous avez besoin. Allez boire dès aujourd'hui, pour apaiser votre soif de félicité, à cette source éternelle et pure qui coule intarissable du pied du trône de la grâce. Cherchez votre bonheur auprès de ce Dieu qui ne peut changer ni mentir, et qui a dit par la voix de son fils : « Quiconque a soif qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! » « Quiconque veut de l'eau vive en prenne sans qu'elle lui coûte rien ! » « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ! » « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille consomment, et où les larrons forcent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne consomment rien, et où les larrons ne forcent et ne dérobent point. »

« Et quand le soleil fut levé, Dieu prépara un vent oriental et brûlant, » un de ces vents du désert qui abattent à la fois le corps et l'âme. Le Seigneur redouble l'épreuve pour briser l'orgueil de son serviteur infidèle. « Et le soleil donna sur la tête de Jonas, de sorte qu'il tomba en défaillance et qu'il pria pour son âme, demandant qu'il pût mourir, et qu'il dit : la mort m'est meilleure que la vie ! »

Ce désespoir de Jonas au sujet de l'arbuste était en contradiction avec celui qu'il avait précédemment éprouvé au sujet de Ninive. C'est en faisant ressortir cette contradiction aux yeux du prophète que le Seigneur le fera enfin rentrer en lui-même. « Fais-tu bien, » lui dit-il encore avec sa douceur toute paternelle, « de t'affliger ainsi au sujet de ce kikajon ? » Le cœur de Jonas n'est pas encore brisé ; il persiste jusqu'à la fin dans son obstination et son orgueil, et répond avec tout l'emportement de son caractère : « oui, je fais bien de m'affliger, même jusqu'à la mort. » Et le Seigneur, poussant jusqu'aux dernières limites la douceur et la condescendance, au lieu de faire tomber sur lui le châtement qu'il avait si justement mérité, sans même lui adresser directement un seul mot de reproche, se contente de lui faire toucher au doigt, par un raisonnement aussi simple que saisissant, l'injustice et la folie de sa conduite. Quoi ! il aurait voulu que cette plante eût été épargnée uniquement en vue de son avantage particulier, bien qu'elle

ne fût ni sa propriété ni son œuvre , qu'elle ne lui eût coûté aucun travail, et qu'elle fût naturellement sujette à un aussi prompt dépérissement que sa croissance était rapide ; — et il ne voulait pas que Dieu épargnât une ville qui renfermait un si grand nombre de créatures immortelles , formées par sa puissance et destinées à manifester sa gloire ! une ville dans laquelle, fût-il vrai que tous les habitants capables de discerner le bien du mal eussent comblé la mesure de l'iniquité et mérité la vengeance divine, il resterait encore plus de cent mille enfants qui n'avaient pas atteint l'âge de raison , et qui étaient innocents des péchés de leurs pères ; sans compter cette multitude d'animaux dont la vie, moins précieuse que celle des hommes , l'était pourtant davantage aux yeux du Seigneur que celle d'un arbuste éphémère. Mais il faut entendre les propres paroles du Seigneur. « Tu voudrais, » dit-il à Jonas, « qu'on eût épargné le kika-jon , pour lequel tu n'as point travaillé et que tu n'as point fait croître : car il est venu en une nuit et en une nuit il a péri ; et moi n'épargnerais-je pas Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche ; et outre cela une grande quantité de bêtes ! »

Jonas ne nous dit pas quel fut sur lui l'effet de ces paroles : peut-être par humilité, et parce qu'il est plus attentif à mentionner ses fautes que ses vertus ; peut-

être aussi parce qu'il a voulu laisser pour dernière impression sur l'esprit de ses lecteurs la pensée de la miséricorde divine. Mais nous ne saurions douter que cette répréhension toute paternelle ne l'ait enfin fait rentrer en lui-même et confesser son péché : car il n'aurait pas porté dans sa poitrine un cœur d'homme, si ce cœur ne s'était pas fondu devant un tel langage. Il dut comprendre enfin que Dieu n'était pas seulement le Dieu des Juifs, bien plus, qu'il n'est pas seulement le Dieu des hommes, et que sa bonté s'étend à tout ce qui, sur la terre entière, est capable de sentir. Quels trésors de miséricorde, quelles profondeurs d'amour divin ces paroles ne renferment-elles pas ? Lavater disait avec raison que ce dernier verset du livre de Jonas est un des passages les plus sublimes de la bible entière.

Ce Dieu qui montre une si grande sollicitude pour ces pauvres créatures encore incapables de discerner leur main droite de leur main gauche, est bien le père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui appelle à lui les petits enfants pour les embrasser et les bénir. Quelle douceur n'est-ce pas pour nous, parents chrétiens, de savoir que nos enfants sont entre les mains d'un père céleste qui les aime, qui les garde, qui les bénit, et qui, nous n'en saurions douter après des paroles empreintes d'une si tendre compassion, les recueille dans son sein paternel, lorsqu'il juge bon de nous les retirer avant qu'ils aient pu discerner le bien du mal. Ah!

ne pleurez pas sur vos enfants, pères et mères qui avez eu la douleur de leur fermer les yeux avant l'âge de raison ; bénissez plutôt leur père céleste de ce qu'il les a retirés de devant le mal ; voyez-les par la foi croître et se développer sous les yeux de son amour , dans les demeures de la félicité éternelle, et dites comme David : « ils ne viendront pas vers nous, mais nous allons vers eux ! » Et vous à qui Dieu a voulu conserver vos chers enfants, ayez soin, en leur apprenant à « discerner leur main droite de leur main gauche, » de leur apprendre surtout à connaître ce Dieu qui les aime, de développer en eux, par les leçons de sa parole, l'amour du bien qui lui est agréable, et la haine du mal qui déplaît à ses yeux. Nous tous, ayons soin de ne donner « aucun scandale à ces petits » que le Seigneur aime, à ces âmes encore si tendres, si susceptibles de recevoir les impressions du bien et surtout du mal : car le péché habite aussi en eux. Et pensons avec reconnaissance que c'est peut-être à cause de cette jeune génération, sur laquelle il a des vues de miséricorde, que le Seigneur nous épargne ses châtimens et ses fléaux.

Mais la miséricorde du Seigneur s'étend plus loin encore : elle embrasse jusqu'aux êtres privés de raison. Même les animaux qui se trouvaient à Ninive ont part à sa sollicitude, et sont pour lui un motif d'épargner la ville. C'est bien là ce Dieu qui avait défendu

« d'emmuseler le bœuf qui foule le grain ; » qui ne voulait pas qu'on prit dans un même nid la mère avec les petits ; qui ordonnait au passant de relever l'âne ou le bœuf tombé sur son chemin , et dont le psalmiste a dit : « ô Eternel ! tu conserves les hommes et les bêtes. » La même puissance souveraine qui règle les mouvements des corps célestes et les révolutions des empires , qui veille sur les hommes et sur les anges , prend aussi le plus tendre soin des animaux ; il compte à la fois les étoiles et les oiseaux du ciel , et « pas un passereau ne tombe en terre sans sa permission. » Apprenons de cet exemple divin , mes frères , à traiter avec douceur ces créatures que Dieu a soumises à notre autorité , qui nous rendent tant de services , et quelquefois nous témoignent tant d'attachement. La compassion pour les animaux est un des caractères qui doit distinguer les enfants de Dieu. « Le juste a égard à la vie de sa bête , » nous dit l'Écriture , « mais les compassions des méchants sont cruelles. » C'est quelque chose de bien mystérieux que le sort des animaux dans cette vie , où ils ont à souffrir si cruellement et si innocemment par suite du péché de l'homme. Peut-être un jour viendra où ce mystère nous sera dévoilé , où les créatures privées de raison participeront à leur manière à la délivrance que le rédempteur est venu apporter au monde , et où nous comprendrons le sens caché de ce passage de l'épître aux Romains : « toutes les créatures ensemble soupi-

rent et sont comme en travail jusqu'à maintenant ; elles attendent avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés ; car ce n'est pas volontairement que les créatures sont assujetties à la vanité , mais c'est à cause de celui qui les y a assujetties ; et elles espèrent qu'elles aussi seront délivrées de la servitude de la corruption , pour être dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu. »

C'est par cette admirable peinture d'une miséricorde qui s'étend jusque sur les êtres privés de raison, que le Saint-Esprit a voulu finir ce livre de Jonas, dont nous achevons aujourd'hui l'étude. C'est ainsi que Dieu semble se plaire à justifier dans toute son étendue le reproche que le prophète lui avait adressé dans son indiscrete prière. Dans un moment de dépit et d'égarement, Jonas s'oublie jusqu'à accuser l'Eternel pour justifier sa propre conduite. Quel pourra être l'objet de ce reproche de la créature au créateur, et d'un pécheur au saint des saints ? Lui reprochera-t-il d'être un Dieu inconstant, inconséquent, qui se met en contradiction avec lui-même et sur la parole duquel on ne peut compter ? Non, il n'ose pas élever une telle accusation contre celui « qui n'est pas homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir. » Lui reprochera-t-il d'être un Dieu sévère, inflexible, et qui se plaît à faire sentir les rigueurs de sa justice ? Non, toute la conduite du Seigneur à son égard se soulèverait contre une pareille accusation. Que dira-

t-il donc? Écoutons-la, mes frères, cette accusation inouïe, la seule que l'homme ait pu trouver à élever contre Dieu : « je savais que tu es un Dieu miséricordieux, compatissant, lent à la colère, abondant en grâce. » Un Dieu miséricordieux ! oui, c'est bien là le faible du Seigneur, c'est bien là son attribut de prédilection, celui qu'il se plaît à déployer dans toute l'histoire de Jonas et dans toute l'histoire du monde ! C'est la miséricorde qui a commandé à Jonas d'aller prêcher aux Ninivites ; c'est la miséricorde qui a pardonné à Jonas coupable et l'a conservé miraculeusement dans le sein du poisson ; c'est la miséricorde qui s'est servie du péché de Jonas pour amener la conversion et le salut de ses compagnons païens ; c'est la miséricorde qui a effacé le décret de la justice et fait grâce à Ninive repentante ; c'est la miséricorde qui pardonne une seconde fois au prophète rebelle, et qui le fait rentrer en lui-même avec une si paternelle condescendance. Cette miséricorde, qui paraît d'une manière si merveilleuse dans l'histoire de Jonas, ne brille pas avec moins d'éclat dans les dispensations de Dieu à notre égard. C'est la miséricorde qui nous a supportés jusqu'à ce jour malgré tous nos péchés ; c'est elle qui sème sur chacun des jours de notre vie les délivrances et les bienfaits du Seigneur. C'est la miséricorde surtout qui a fait descendre le fils de Dieu sur la terre, et qui l'a fait monter sur la croix, afin qu'en croyant en lui nous ne

périssions point, mais que nous ayons la vie éternelle. Que nous sommes heureux, mes bien-aimés frères, d'avoir affaire à un Dieu qui est miséricordieux, nous qui avons un besoin si pressant de miséricorde, qui sans elle ne pourrions pas subsister un seul jour, pas une seule heure devant la justice éternelle! Ah! profitons de cet inestimable privilège accordé aux pauvres et coupables enfants d'Adam! Pendant que le jour de grâce luit sur notre tête, allons nous réfugier dans le sein paternel du Dieu des miséricordes! allons nous plonger dans cet océan de miséricorde dont à sa voix les flots ont couvert le monde! allons chercher la vie éternelle au pied de cette croix où la miséricorde a embrassé la justice, et où le châtiment du péché a payé le salut du pécheur! Amen.

Décembre 1845.
